

Pour une approche socio-historique du système alimentaire Balanta: études de cas en Guinée-Bissau

Faustino IMBALI

Institut National d'Etudes et de Recherches
INEP, Guinée-Bissau

I - INTRODUCTION

Le problème de l'alimentation est assurément le problème numéro un de la plupart des pays du Tiers-Monde. En témoignent les nombreux ouvrages, articles, colloques, conférences réalisées au cours de la seule décennie 1980 et portant sur le thème de la sécurité alimentaire.

Tous ces travaux ont pour objectif d'aider les pays du Tiers-Monde à mieux définir des politiques nationales, à mieux engager des réformes agraires cohérentes et d'une façon générale à définir une politique de développement rural. S'ils ont pu, d'une façon ou d'une autre aider les gouvernements de ces pays à mieux percevoir la problématique de l'alimentation, ils n'ont guère trouvé la solution au problème.

Il ne faut pas oublier que si la plupart de ces travaux font le constat de l'échec des efforts fournis depuis des décennies en faveur du développement, ils ne remettent pas vraiment en cause, hélas, pour la plupart la logique qui a sous-tendu tous ces efforts.

Certes, ce que nous allons dire n'est pas la seule raison mais, il faut tout de même signaler que très rarement ces travaux, qui dans la plupart des cas donnant lieu à la mise en chantier, des projets de développement, tiennent compte de l'opinion des intéressés eux-mêmes.

Or, ce qui est demandé à ces populations, c'est une mutation complète qui met en jeu tout leur avenir et ceci non seulement sans que leur soit donnée les moyens de cette mutation mais aussi sans qu'elles bénéficient d'aucune garantie.

Donc, il est temps de commencer à remettre en valeur et à développer ce qui existe encore de plus profond dans ces pays à savoir les connaissances liées au monde rural et à ses dimensions culturelles. L'alimentation, comme l'expression de mode de vie et des activités économiques d'un peuple, doit être privilégiée.

Notre travail s'inscrit donc dans cette perspective.

1.1 - Objectifs

Le principal objectif de ce travail est d'éclairer en partie la reproduction sociale des Balanta du sud, à partir d'une analyse de l'évolution de leur système alimentaire. Fondé sur la production et la consommation du riz, ce système apparaît comme un facteur déterminant dans la reproduction sociale de ces populations.

Pour mener à bien cette analyse, il nous semble nécessaire d'étudier l'évolution récente des pratiques de production, de commercialisation, et de consommation dans les deux villages retenus. On devra également mettre en lumière les mécanismes d'intervention adoptés par l'Etat et par le marché du fait de leur rôle croissant dans la région.

Cette analyse sera menée dans une perspective historique. Le but est de mettre en évidence les dynamiques internes, les stratégies et les adaptations successives, face aux facteurs extérieurs. Cela permettra de mieux éclairer les comportements actuels des différents producteurs Balanta ainsi que de définir les tendances d'évolution du système alimentaire et, par conséquent de formuler des hypothèses sur le mode de reproduction sociale des Balanta du Sud.

En fait, le problème sociologique de fond que pose cette étude est le suivant:

Les populations des zones rurales sont appelées à réaliser une complète mutation sociale afin de pouvoir s'intégrer dans l'économie de marché, condition sine qua non du développement, selon les promoteurs de ce type de politique. Les politiques de développement rural en vigueur dans la plupart des pays d'Afrique, en particulier en Guinée Bissau, visent avant tout cet objectif, même si cela ne correspond pas forcément aux objectifs et aux attentes des populations rurales. A titre d'exemple il faut dire que les comportements des producteurs Balanta ne se définissent pas exclusivement en fonction des critères économiques, de rentabilité monétaire. Ils se définissent en fonction d'autres paramètres, notamment la parenté, les rapports avec la pouvoir traditionnel, le sacré, etc. Ils répondent au souci premier d'assurer la reproduction équilibrée de la société Balanta.

En général, toutes les sociétés traditionnelles sont obsédées par le sentiment de leur vulnérabilité, par la crainte des ruptures. De ce fait elles sont engagées dans une lutte permanente contre les déviations et les déséquilibres qui les menacent.

Mais pour que les mutations soient effectives, (Balandier, 1981:89), il faut que les transformations qui affectent la société globale soient irréversibles, il faut que les conditions de reproduction sociale soient modifiées et menacées de non-efficacité dans un temps court.

Le sont-elles dans le cas de la société Balanta que nous nous proposons d'étudier ?

Comment à partir d'une analyse de l'évolution de leur système alimentaire peut-on comprendre la dynamique de cette mutation ? Quel est l'impact des valeurs "modernes" dans le processus de reproduction sociale Balanta, autrement dit, dans quelle mesure les Balanta font-ils aujourd'hui appel aux valeurs "modernes" dans leur reproduction sociale ?

Voilà en quelques lignes le cadre théorique qui guidera notre réflexion.

1.2 - Hypothèses

Il est une thèse dominante selon laquelle les Balanta ne produisent que le nécessaire à l'existence physiologique du groupe, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas des motivations supplémentaires pour produire davantage une fois atteint le "juste nécessaire".

Une telle thèse n'est pas totalement erronée. En effet, les producteurs Balanta ne désirent pas produire pour la seule gloire de nourrir et d'enrichir les populations urbaines. Le volume de production agricole est réglé par des éléments culturels dans le seul souci de maintenir l'équilibre social du groupe. Un volume insuffisant de la production peut mettre en péril, non seulement son existence physiologique. Un volume excessif peut aboutir au même résultat en même temps et peut mettre en cause son identité sociale.

A partir de ces données, il n'est pas rare d'entendre dire que les Balanta sont donc fermés à tout progrès et à toute innovation technologique dans leur milieu. En effet, les multiples échecs de projet de développement testés en milieu paysan renforcent ces rumeurs.

Mais nous tenterons ici d'avancer l'hypothèse inverse.

Hypothèse I

Les producteurs Balanta produisent pour la consommation et pour le marché. Ce dernier a, en retour, une influence directe sur le système alimentaire et son évolution.

Chaque année, ils s'organisent pour produire davantage. Seulement on vérifie, ces dernières années - plus que le manque de terres disponibles - une régression de la coopération traditionnelle (main-d'œuvre collective occasionnée surtout par le développement et la pénétration du marché impulsée par les exigences du commerce interne et externe et par le développement des villes. Ceci induit, entre autres, un développement du salariat qui prend ces dernières années une importance non négligeable dans la société Balanta des villages étudiés.

Hypothèse II

Quant à la thèse selon laquelle les Balanta sont fermés à tout progrès et toute innovation technologique, notre hypothèse sera que l'adoption d'une nouvelle technique est fonction de l'intérêt qu'elle représente en matière d'accroissement de l'"autonomie" des Balanta vis-à-vis de l'Etat et du Marché (le souci de maintenir l'équilibre social qui pourrait être rompu par une trop grande dépendance du marché et de l'Etat). Donc le modèle technologique préconisé par l'Etat, fait l'objet d'une appropriation particulière, en fonction des stratégies des différents acteurs Balanta.

Hypothèse III

La reproduction sociale des producteurs Balanta est de plus en plus dépendante de l'environnement national et international. Ces populations n'ont qu'une très faible emprise sur ces déterminants extérieurs (Etat, école, marché, etc.). C'est ainsi que l'intervention de l'Etat, à travers la promotion d'un nouveau modèle technologique, un nouveau rapport aux connaissances par le biais de l'école, de nouvelles formes de rapport avec le pouvoir (les comités locaux de Parti), induit de nouveaux éléments de référence surtout pour les jeunes qui prennent de plus en plus leur autonomie par rapport à leurs aînés.

Egalement, la pénétration du marché entraîne la création des nouveaux besoins, dessine de nouveaux modèles de consommation. La monnaie joue désormais le rôle principal dans les échanges. Les Balanta commercialisent une proportion de plus en plus importante de leur production.

Malgré ces bouleversements au niveau même des structures de la production, les agriculteurs Balanta de la zone demeurent fidèles à leurs objectifs économiques traditionnels.

Que se passe-t-il ?

A ce propos, nous émettons l'hypothèse selon laquelle la permanence de la tradition au-delà des bouleversements structurels impose ainsi de considérer ces changements non comme la traduction d'une mutation mais seulement comme l'expression de transformation opérée dans le cadre du système traditionnel. Car il faut remarquer que si l'individu tend à remplacer le groupe (la régression de la coopération traditionnelle déjà évoquée) en tant qu'unité de production et de consommation, ce n'est pas tant par la

suite d'une valorisation de l'entreprise individuelle que par la suite d'un éclatement de l'organisation sociale traditionnelle. Or dans l'état actuel des choses, personne ne peut diagnostiquer dans quelle direction cette organisation sociale évoluera.

1.3 - Méthodologie

L'approche méthodologique adoptée pour cette étude est très simple : en fait, nous avons privilégié l'analyse qualitative que quantitative. Les instruments employés sont présentés ci-après :

Le choix des villages

Il y a quatre raisons principales qui ont motivé le choix des villages de Cantone et Mato-Farroba:

- la population de ces deux villages, 97% des Balanta, produit essentiellement du riz et est de ce fait autosuffisant. Mais elle est contrainte de définir des stratégies pour faire face à l'intervention extérieure à son milieu.
- Comme d'autres villages Balanta du Sud, Cantone et MatoFarroba connaissent une très forte intervention de l'Etat et du Marché.
- Les deux villages ont fait l'objet d'une production littéraire assez intéressante mais on ne trouve pratiquement rien sur le système alimentaire vu dans son ensemble.
- Et enfin nous connaissons depuis très longtemps ces villages.

Le choix de l'unité d'enquête

Dans le choix de l'unité d'enquête nous avons privilégié le ménage, appelé Fsloba en Balanta. Par Fsloba nous entendons l'unité familiale de base composée d'un groupe de personnes ayant ou non, des liens de parenté, mais placées sous l'autorité d'un seul homme initié, chef de famille. Chaque chef de Fsloba a une autonomie totale dans la gestion de ses exploitations agricoles.

En plus de l'entretien fait au niveau de Fsloba (chef de famille) considéré comme l'unité de base, nous avons entretenu aussi avec les jeunes et les femmes, avec les chefs traditionnels, les comités de base de parti, les autorités administratives locales, sur des sujets les concernant directement et pour avoir leurs opinions sur l'évolution de la société Balanta.

Les instruments d'enquête

La pré-enquête : elle a été une étape importante pour l'ensemble de la recherche. Elle nous a permis de choisir définitivement les villages-témoins, d'adapter nos hypothèses et notre guide d'entretien et surtout de cerner la question à travers la littérature.

Le guide d'entretien : nous avons estimé que l'interview directe était beaucoup plus adaptée à notre étude que le questionnaire fermé. De ce fait nous avons élaboré un ensemble de questions-clefs (guide d'entretien) que nous avons appliqué pendant un mois et demi sur le terrain. Le résultat de cette deuxième étape de travail nous a permis d'entamer la troisième que nous appelons ici le suivi. Pendant un mois nous avons suivi, avec un petit bloc-notes, les principales activités agricoles en cours dans cette époque de l'année. La récolte, le battage, le vannage, le stockage... et nous avons pu aussi observer le travail de préparation des aliments, la commercialisation du riz et la fête de "Fanado" (circoncision), considérée pour les Balanta comme l'apogée de leur manifestation culturelle.

II – REVUE DE LA LITTÉRATURE SUR LE THEME ET SUR LA ZONE

“ Nous allons à la famine”

Voilà il y a plus de vingt ans que l’agronome français R. Dumont a déclenché la sonnette d’alarme sur un problème crucial qui allait devenir le théâtre de discussion de tout genre, partout et dans tous les milieux. Au Nord, les uns pour défendre leurs intérêts qu’ils soient matériels et/ou intellectuels, les autres au nom de la solidarité internationale”. Au Sud, les uns pour maintenir leur contrôle sur la société et aussi pour cautionner les “ABUS” de certains (intervention extérieure, monopole national . . .) et les autres parce qu’atteints directement ou indirectement par le fléau.

Tout cela a donné lieu à une production littéraire en tout genre : Sur les systèmes alimentaires, la faim, les sociétés rurales, le développement sans pour autant éclairer le débat, tant chacun veut avancer seul et donner réponse à tout en négligeant la spécificité des propres intéressés.

Dans cette partie consacrée à la revue de la littérature, nous avons choisi de discuter quatre points (thèmes) qui sont en rapport étroit avec notre thème central:

Le système alimentaire, les mutations des sociétés rurales, les mesures d’ajustement structurel agricole, et les aspects socioculturels de l’alimentation.

2.1 - Le système alimentaire

Considéré par certains comme un “monde clos”, parce que relevant du problème technique et qui ne peut être résolu que par des solutions techniques (analyse néo-malthusienne), le système alimentaire est pour d’autres, à recentrer dans le choix de développement général, dans les relations sociopolitiques ou la profondeur historique (Courage, 1987:53).

Pour UNRISD ““ *l’approche plus plus réaliste consiste à identifier les systèmes alimentaires, éléments de système et sous systèmes sociaux liés à la production, la distribution et la consommation des aliments et à analyser les relations des structures internes à ces systèmes ainsi que les relations entre* (UNRISD, cité par COURADE, 1987:54). D’où la nécessité de la collaboration de différentes disciplines. Car les études sectorielles ne s’intéressent qu’à un élément et n’abordent pas l’ensemble des éléments intervenant dans le système.

Les agronomes ou les économistes ont tendance à mesurer l’efficacité d’un système de production qu’en termes de rendements. Dans la production agricole est-ce que les paysans cherchent en priorité à maximiser les rendements ?

De même, les rapports entre la production agricole des Balanta étudiés et leur alimentation resteront mal compris par l’analyse sectorielle : peut-on dire qu’ils cherchent d’abord à bien se nourrir, à améliorer le niveau de vie et ensuite à nourrir le reste de la population (régionale ou nationale) comme le souhaite vivement le Gouvernement ?

En effet, cette nécessité d’approche pluridisciplinaire n’implique pas l’addition d’analyses partielles, elle doit proposer une synthèse des “*complexes relations techniques, écologie institutionnelles qui contrôlent la production, la distribution et, la consommation des denrées alimentaires aux niveaux locaux, national et international*” (UNRISD, cité par COURADE, 1987:54).

Pour en terminer avec ce modeste débat il faut signaler que parmi toutes les hypothèses concernant le système alimentaire il y en a deux que nous considérons autant

incontournables que difficiles à appréhender. Il s'agit du CONTEXTE INTERNATIONAL et la NATURE DE L'ETAT dans nos pays.

Pour ce qui relève du contexte international, il y a le nouvel ordre économique international qui intensifie la division internationale du travail agricole. Aujourd'hui, il y a une séparation entre les cultures traditionnelles, cultures de rente et cultures industrielles. Dans cette séquence, le premier tend à s'effriter au détriment des deux derniers.

La deuxième chose amplifiée par le contexte international est le développement urbain qui va modifier les habitudes alimentaires et intensifier également les importations d'aliments à bon marché. Ceci aura comme conséquence la modification des comportements ruraux donc l'aggravation de la dépendance.

Quant à nature de l'état dans les pays du Tiers-Monde, il suffit de se rappeler trois adjectifs qui sont: l'état développeur, l'état entrepreneur et l'état commerçant, enfin l'Etat fait tout.

Dans la régulation globale de la situation alimentaire, ce type d'Etat, par ses interventions reste un acteur essentiel pour ne pas dire hégémonique. Situé au carrefour des groupes de pression nationaux et extérieurs il lui revient de procéder à des arbitrages délicats au niveau des coûts et des conflits.

P. Campagne s'est aussi intéressé au problème: en parlant de la situation alimentaire et du système de production dans les campagnes rurales en Afrique subsaharienne, il part des données statistiques qui révèlent des problèmes alimentaires profonds tels que la forte augmentation des importations de céréales, pour formuler l'hypothèse selon laquelle la production alimentaire en Afrique subit, en ce moment une double déconnexion :

Tout d'abord, il considère que "la production vivrière paysanne est déconnectée des approvisionnements des villes qui, par certaines de entre elles et pour certains produits sont assurés d'abord par des importations ..." dans un futur proche, cela risque d'être le cas des Balanta du Sud étudié.

L'autre déconnexion concerne les agriculteurs eux-mêmes qui, devant l'impossibilité de pouvoir, engager, un processus de développement de leur agriculture à partir, de demande vivrière locale, mettent, en œuvre des stratégies souvent de *survie et parfois de subsistance dont les composantes sont souvent non agricoles*. (Campagne, 1989:77)

Ces stratégies, selon Campagne, détournent les agriculteurs de leur fonction principale de production alimentaire et aboutissent à une modification profonde de leurs pratiques de consommation.

Enfin la connexion entre consommation et production constitue son hypothèse de base concernant le développement des agricultures traditionnelles. Cette connexion "*crée le processus de modernisation des agricultures et leur permet de faire face à ce que l'économie globale du pays va leur demander à savoir nourrir la population, approvisionner les industries agro-alimentaires et contribuer au processus d'accumulation productive nationale*".

2.2 - Les mutations des sociétés rurales

"... Entendu au sens strict, il n'existe plus à proprement parler d'Afrique traditionnelle, tant il est vrai que les valeurs islamiques ou chrétiennes et les idées forcées de la civilisation occidentale ont apporté de perturbations profondes. Dans les lieux les plus reculés, affectant plus ou moins, selon les cas, les structures (institutions, croyances), les comportements, les mentalités..."

Fin de certitude ou certitudes nouvelles? (L. V. Thomas, 1980:266).

Telle est l'interrogation de Thomas sur la problématique des mutations des sociétés traditionnelles africaines.

En analysant le système d'autorité traditionnelle (pouvoir), la famille et la parenté il est arrivé à la conclusion selon laquelle la colonisation et le rôle des nouveaux Etats ont introduit, au moins quatre éléments qui, selon lui ont affecté l'autorité traditionnelle:

- la dénaturation des unités politiques traditionnelles (par la coupure arbitraire);
- leur dégradation par dépolitisation (la transformation de tout problème politique en un problème technique relevant de la compétence administrative) ;
- la rupture des systèmes traditionnels de limitations de pouvoir (ici, il partage le même point de vue que Balandier);
- enfin l'incompatibilité des deux systèmes de pouvoir et d'autorité.

La famille négro-africaine subit une double mutation *qu'il* juge irréversible : mutation d'ordre morphologique (tendance à se réduire à la famille nucléaire), et d'ordre fonctionnel (certaines tâches traditionnelles échappent à la famille d'aujourd'hui. Il évoque l'activité liturgique, le rôle politique, sa fonction pédagogique d'instruction et d'autorité morale).

Ensuite il annonce ce qu'il appelle "*les mécanismes M destruction des sociétés traditionnelles*", qui sont :

- le développement des routes et des moyens de transport (*qui*, selon lui sont les multiplicateurs des contacts et des rencontres)
- l'installation , sur place, des écoles, des églises, des mosquées... (propagatrices des nouvelles valeurs);
- l'introduction de l'économie monétaire ni bouleverse les pratiques culturelles (recul des cultures vivrières au profit des cultures commerciales); renverse les hiérarchies sociales - économiques ou de prestige ; favorise un ferment d'individualisme; mercantilise les rapports humains (notamment au niveau de la dot);
- la substitution d'une autorité centraliste (celle de l'Etat) aux pouvoirs locaux dont la prise du pays par le système de Parti qui multiplie dans les villages ses cellules.

Telles sont, selon Thomas, les facteurs principaux de mutations qui désorganisent les modèles intégrateurs traditionnels.

Enfin, pour terminer il évoque deux choses que l'Africain doit éviter: "*celle d'un retour inconditionnel à un passé révolu, celle d'une occidentalisation sans frein au moment précis où l'Occident lui-même s'interroge sur le bien-fondé de ses options techniciennes. Il s'agit plus simplement pour lui de bien connaître son passé afin de pouvoir enfin librement choisir, son avenir.*"

Si L. V. Thomas considère, nous venons de le voir, les sociétés traditionnelles en pleine mutation et met l'accent sur le pourquoi, le comment et le résultat de ces mutations, Balandier lui, met l'accent au niveau de la méthodologie (les conditions, les révélateurs des mutations, les structures qui gouvernent les grandes transformations sociales ...). "*Pour que les mutations soient effectives, il faut que les transformations qui affectent la société globale soient irréversibles, il faut que les conditions de REPRODUCTION SOCIALE soient modifiées et menacées de non efficacité dans un temps court.*" (Balandier, 1981: 89).

L'impact des mesures d'ajustement structurel au niveau agricole

Appliqué dans presque tous les pays d'Afrique, le programme d'Ajustement Structurel, œuvre du FMI et de la Banque Mondiale, a suscité des critiques de tous les bords concernant, en particulier son caractère universel (le même pantalon pour tous) et son peu d'intérêt pour le secteur social.

En Guinée-Bissau, il y a autant de défenseurs de son application que ceux qui en sont contre, pour les mêmes raisons évoquées ci-dessus. Mais cela n'a pas empêché d'obtenir des résultats positifs au niveau des indicateurs macro-économiques et paradoxalement d'assister à la détérioration des conditions de vie de la population en général et des travailleurs urbains, en particulier.

Mais revenons au secteur agricole qui nous intéresse à présent.

Impropre dans le domaine agricole, le Programme d'Ajustement Structurel en cours en Guinée-Bissau depuis 1986, insiste sur la nécessité d'augmentation de la production agricole. Or des mesures concrètes pour atteindre cet objectif sont inexistantes : pour augmenter la production et/ou la productivité, il faut, à part les incitations sociales et techniques, un appui financier (le crédit, par exemple).

A nos connaissances le volume de crédit distribué dans le cadre du P.A.S. a été affecté d'une façon marginale dans le secteur agricole. La plupart des "PONTEIROS" (grands propriétaires terriens), pour lesquels plus de 50% du montant disponible a été destiné, ne sont pas des agriculteurs. En fait, ce sont des fonctionnaires publics et des commerçants. Autrement dit, cet argent emprunté au "nom de l'agriculture" n'a pas été totalement investi dans ce secteur.

Quant aux paysans interrogés, ils manifestent un certain contentement concernant la politique de libéralisation des prix agricoles qui a permis, entre autres l'ouverture de plus de magasins avec des produits de première nécessité. Enfin, nous y reviendrons plus loin.

Ce qu'il faut remarquer, c'est le manque total d'une évaluation ou d'une étude sur l'impact des mesures du Programme d'Ajustement au niveau agricole.

L'INEP, à travers le Centre d'Etude Socio-Economique (CESE), a entamé, depuis novembre 1990 une étude, la première du genre sur l'impact social et économique du P.A.S. Financée par l'Agence Suédoise pour le Développement International, cette étude regroupe un total de 14 chercheurs nationaux pour analyser 7 secteurs d'activité (Economie, Santé, Education, Agriculture, Secteur informel, Pêche et Questions institutionnelles) pendant 2 ans. Elle sera la première du genre à étudier d'une façon globale l'impact du P.A.S. dans la société guinéenne.

2.3 - Analyse de l'aspect socioculturel de l'alimentation

Pour ce point nous allons présenter (à peine) le travail de deux auteurs que nous considérons fondamental :

Dans son article consacré aux aspects culturels de la production vivrière, C. Savary plonge dans l'univers mythique et religieux de l'alimentation en Afrique.

En partant du constat selon lequel la terre, en Afrique représente quelque chose de sacré et qu'elle est au centre des religions traditionnelles, il va montrer comment les dimensions mythiques de l'agriculture peuvent déterminer la répartition du travail agricole entre les hommes et les femmes, entre les aînés et les cadets, etc.

Ensuite, il nous parle des rituels agraires, c'est-à-dire les différents rites intervenus avant, pendant et après les opérations culturelles. Ces rituels ont pour but de favoriser la réussite des travaux agricoles et salient des puissances supérieures par des prières, des offrandes et des grâces selon la société considérée..

L'aspect culturel de distribution des produits vivriers, en particulier le rôle social du marché n'a pas échappé à son analyse. "*Le marché consacre aux femmes un rôle éminent.elles en ont le monopole... le marché constitue un lieu de rencontre social, pluriethnique et apparaît mWe Uns certains cas comme un centre d'intenses activités =1 turelles. . . "*

La consommation, en tant qu'acte social et culturel, a été abordée par l'auteur. Selon lui, "C'est, à travers ses habitudes alimentaires que se révèlent souvent l'histoire et la culture d'un peuple... le rôle des aliments et, de la cuisine constitue un mode, en symbolique de transmission des connaissances historiques, économiques et religieuses" (Savary, 1986:98).

Les aspects culturels de l'alimentation ont été également abordés par Igor Degarine. Pour lui les aliments rituels "se distinguent des aliments profanes en ce que leur production, leur possession, leur utilisation sont réglées par des impératifs traditionnels dont on a souvent oublié le fondement, mais qui sous-tendent l'évolution des comportements à leur égard..."(Gariné, 1963:244).

En référence au peuple Serer du Sénégal, De Gariné fait un rapprochement entre alimentation et richesse individuelle le même rapprochement se révèle intéressant pour le peuple Balanta étudié. Selon l'auteur, "les individus qui mangent le mieux ne sont pas forcément ceux qui disposent des ressources monétaires les plus importantes. Le fait de consacrer davantage d'argent à acheter de la nourriture ne laisse en rien préjuger de la (richesse), de la position sociale d'un individu. La consommation alimentaire n'est pas nécessairement un élément essentiel du niveau socioéconomique."(page 256).

III- ANALYSE DU CONTEXTE

3.1- National/International

Il n'est jamais trop de rappeler que toute l'Afrique traverse une crise alimentaire, pour ne pas dire agricole.

Tous ceux qui sont intéressés par le problème alimentaire en Afrique, sont d'accord pour signaler la dégradation continue de la situation et la perspective assez sombre de notre continent dans ce domaine- les importations des produits d'origine agricole ont baissé ces dernières années. Cette baisse, conjuguée avec la conjoncture internationale défavorable ont induit une dégradation des termes de l'échange.

Pour faire face à cette situation, la plupart de nos pays ont fait appel massivement à l'aide alimentaire.

La Guinée-Bissau n'a, malheureusement pas échappé à cette cruelle réalité : notre déficit vivrier (riz) atteint ces dernières années 24 voire 30.000 t/an.

A signaler qu'avant la lutte armée (1963), la production annuelle du riz en Guinée-Bissau était excédentaire par rapport aux besoins. Cette baisse est due essentiellement à l'abandon des rizières par les populations qui s'étaient réfugiées à l'intérieur du pays pendant la guerre.

En parlant du contexte, nous ne pouvons pas ignorer le volet politique. En effet, après plus de 15 ans de monopole de Parti unique, la Guinée-Bissau s'est ouverte au multipartisme. Cette ouverture, précédée par celle de l'économie offre un terrain riche et complexe pour une analyse sociologique des communautés rurales.

3.2- Régional/Local

Etudier l'évolution du système alimentaire Balanta dans le cadre d'une recherche ponctuelle, limitée par le temps, relève en fait, de la gageure surtout quand on sait que les Balanta constitue le groupe ethnique majoritaire en Guinée-Bissau et qu'ils sont

dispersés un peu partout dans l'espace national, attirés par les terres de mangroves. C'est donc pour contourner cette difficulté que nous avons choisi d'étudier ceux qui sont au Sud du pays, plus précisément la zone située au long de la rivière Cumbija. A l'intérieur de cette zone, notre choix s'est porté sur deux villages: Mato Farroba et Cantone (voir carte).

La région de Tombali se caractérise par une prédominance de sols de mangrove (environ 100.000 ha) disponibles. Sols utilisés pour la riziculture aquatique salée.

Comme la plupart des villages Balanta, Cantane et Mato Farroba se situent au point de convergence entre la mangrove et les terres exondées. Les deux villages se trouvent à 15 km de Catio, capitale administrative de la région de Tombali. Leurs populations vivent essentiellement du riz. En dehors de cette denrée il y a des paysans qui cultivent quelques parcelles d'arachide et quelques rares jardins maraîchers.

D'après le recensement de 1979, la population des deux villages s'élève à 2.145 habitants. 79,79-o sont Balanta.

3.3 - Balanta, qui sont-ils?

Les Balanta constituent le groupe ethnique majoritaire en Guinée-Bissau (plus de 30% de la population totale). Installés de préférence le long des cours d'eau et sur les terres basses, ils produisent l'essentiel du riz (plus de 50%, du riz bissau-guinéen est produit par eux contre 90% il y a 40 ans). D'ailleurs on ne peut pas évoquer Balanta sans se référer au riz, auquel ils sont intimement associés.

La vie sociale ainsi que l'organisation économique sont dominées par le souci de la production rizicole. Le riz interfère dans toutes leurs manifestations socioculturelles. "Un Balanta sans riz n'est pas un Balanta", nous disait un vieux.

Dans leur système de production le facteur entraide (selon les groupes d'âge) joue un rôle moteur et déterminant. L'originalité de la société Balanta ne tient seulement pas à la place qu'occupe le riz mais aussi au type d'organisation qui régit les rapports sociaux. S'il y a des rapports d'inégalité, (D. Handem, 1986, page 97) "*consécutifs à l'agencement des lignages et à la hiérarchie des générations et des sexes, ils n'impliquent pas un phénomène d'exploitation au niveau économique. Les prestiges attachés à la personne de ceux qui se trouvent au sommet de la hiérarchie sociale ne donne à ces derniers ni le droit de s'approprier les moyens de production ni celui de se dispenser de travail et d'effectuer des prélèvements du surplus à leur, propre profit.*

Les vieux sages du village qui détiennent l'autorité politique ne tirent aucun sinon peu de profit matériel de leur fonction. Celle-ci est, le maintien de l'équilibre social".

IV- LE SYSTEME ALIMENTAIRE BALANTA : PERMANENCE ET RUPTURES.

4.1 - Le système de production vivrière

Le système de production vivrière (riz de mangrove) chez les Balanta, est constitué d'un ensemble d'opérations complexes soutenu essentiellement par des relations sociales assez particulières et par une relation "contractuelle" entre le producteur et la terre. En s'appuyant sur des acquis techniques très anciens et ayant fait leur preuve, ce système a connu peu de modifications, malgré l'invasion des éléments extérieurs (la vulgarisation des techniques et des semences nouvelles). Si certains outils ont connu, tout de même,

quelques améliorations, l'aspect mythique et religieux de cette riziculture est resté intact. Mais voyons à présent, quelques étapes du système.

Tout commence par le choix du site pour bâtir un village ; il doit être à la proximité de mangrove. La première étape du système est l'aménagement des rizières. Une fois choisi l'endroit pour aménager, commence l'opération de construction d'une rizière. Celle-ci comporte trois étapes principales : l'isolement du périmètre à aménager par la construction d'une digue périphérique ; son défrichage et son dessalement.

La digue périphérique, appelée aussi digue de ceinture a pour fonction principale d'empêcher l'inondation des terres aménagées sur les eaux marines. Sa construction demande un effort de tous les habitants du village; parfois on fait appel aux villages voisins.

L'opération de dessalement se prolonge sur plusieurs années. Selon les témoignages recueillis, il faut deux ans de dessalement. A partir de la troisième année, on peut semer à titre expérimental, mais il faut aller jusqu'à la cinquième année pour avoir une bonne production,

Concernant les outils agricoles, il est curieux de remarquer que les paysans Balanta disposent d'un petit ensemble d'outils agricoles qui leur sont particuliers: Kebinde (pour le labour), Kebon (pour la récolte), Fboto (protecteur pour la récolte). Ces outils ont connu des améliorations avec l'arrivée du fer et l'installation des forgerons traditionnels dans les villages, le Kibinde a été doté d'un soc en fer ainsi que le Kebon.

A part les techniques culturales telles que le labour (fait manuellement et toujours par les hommes), les pépinières, le repiquage, la récolte la gestion de l'eau nous paraît importante, parce que très délicate et surtout parce qu'elle constitue une source potentielle de conflit entre les paysans. De ce fait, nous allons nous y attarder un peu.

La riziculture Balanta (sur le sol de mangrove) dépend totalement de la pluviométrie. On y pratique pas d'irrigation. Donc, le souci primaire de chaque producteur est de conserver au maximum de l'eau des pluies sur ses parcelles. Pour cela, il peut combiner plusieurs techniques. L'aménagement est conçu dans ce but. Mais la technique principale consiste à diviser les rizières en "cordes" puis à l'intérieur de celles-ci en parcelles. Chaque corde est disposée parallèlement à la pente. Ceci permet un écoulement de l'eau au niveau d'une même corde. En effet, ce principe n'est efficace que lorsqu'une même corde appartient à un seul propriétaire. La preuve est que ces dernières années, il y a eu des partages qui ont conduit à un morcellement des cordes où plusieurs producteurs se partagent les parcelles d'une même corde.

Cette nouvelle situation peut entraîner des problèmes au niveau de la gestion de l'eau: le propriétaire des parcelles situées en haut ne peut pas drainer ses parcelles sans la permission du propriétaire dont les parcelles se situent en bas. Donc, le calendrier de travail d'un paysan dépend non seulement des conditions pédo-climatiques et de la main-d'œuvre mais aussi du bon vouloir d'autres producteurs. En général, ils s'arrangent bien entre eux. Mais en cas de litige, ils font appel au chef de village pour régler le différend. Contrairement à ce que le système laisse entrevoir, il y a peu de conflits émanant de la gestion de l'eau.

Parce qu'impliquant, d'une part, une entente très particulière entre les producteurs et d'autre part, des techniques très complexes (savoir-faire), le travail de conduite de l'eau est réservé quasi exclusivement aux hommes adultes (initiés).

Dans le système de production vivrière chez les Balanta, les relations sociales de production, ainsi que son aspect mythique sont extrêmement importants.

En considérant la société Balanta étudiée, la relation homme/homme et homme/chose ne suffit pas à comprendre le dynamisme du système. Il faut, en effet, introduire, dans l'analyse la relation homme/ancêtre/protecteur. Certes, tout chef d'unité de production,

pour mettre en valeur ses rizières a besoin de la main-d'œuvre de son voisin (le fameux système d'entraide). Mais il a surtout besoin du chef de rizière.

Dans la société Balanta en général et en particulier dans les deux villages étudiés, la prise de possession d'une terre inoccupée s'accompagne d'un rituel de fondation où le premier défricheur doit obtenir l'accord des puissances spirituelles qui y résident. Il se reconnaît leur débiteur et contracte envers elles une dette de reconnaissance. Un lien indissoluble est ainsi noué entre le défricheur, son groupe et la Terre. Sur cette Terre le paysan va tout simplement et simultanément affirmer sa maîtrise et sa dépendance vis-à-vis de ces puissances.

Quant à la relation homme/homme elle renferme essentiellement la mobilisation de main-d'œuvre nécessaire pour la production. En fait, le travail de production réalisé dans une famille combine deux grandes catégories de main-d'œuvre: main-d'œuvre de l'unité de production (Fsolba) et la main-d'œuvre extérieure à l'unité de production.

En effet, l'ethnie Balanta possède un arsenal important de techniques qui lui permet de cultiver le riz en tenant compte des conditions pédo-climatiques du milieu. Mais, ces dernières années, la riziculture Balanta de la zone étudiée est confrontée à de nouvelles contraintes qui diminuent la sécurité qu'apportaient les techniques culturelles anciennes. Ces nouvelles contraintes sont dues à une irrégularité de la pluviométrie, une diminution de la main-d'œuvre et un déclin de la solidarité traditionnelle.

Pour expliquer les deux derniers facteurs, il faut se reporter au fait que le rôle des nouveaux Etats, d'une part et la multiplication des échanges (marché), d'autre part ont offert aux populations rurales, en particulier aux jeunes l'occasion de connaître les séductions des villes. Ce faisant, ils (Etats) contribuent à la "promotion" de la crise du monde rural par ses investissements trop centrés en ville et le manque de projets intégrateurs dans le monde rural. Cette fascination des villes a provoqué, dans les deux villages étudiés un exode rural plus marqué chez les jeunes qui sont, on le sait, le "moteur de la production".

Cet exode a pour conséquence immédiate, dans la production du riz, la diminution de la force de travail vue dans ces mots :

- le recrutement d'un groupe de travail des jeunes n'est plus une simple question d'entrer en contact avec un des éléments et se mettre d'accord sur la date. La disponibilité des jeunes devient de plus en plus rare et lorsqu'ils sont disponibles leur rémunération (en argent, en boisson...) représente, ces dernières années un coût important pour le producteur. Une famille sans enfants voit ainsi sa production condamnée à la baisse ;
- La main-d'œuvre familiale devient aujourd'hui plus déterminante pour la production du riz. Il est de plus en plus difficile de compter, nous venons de le constater, avec la main-d'œuvre collective (groupe de travail) ;
- La récolte, autrefois connue comme activité assumée entièrement par les jeunes, n'est plus le cas aujourd'hui.

Tout ceci provoque ce qu'on appelle "la régression de la solidarité traditionnelle".

La pluviométrie, certes, a baissé par rapport aux années 60, mais plus que cette relative diminution, c'est la mauvaise répartition des pluies qui a, ces dernières années une incidence négative sur la production du riz dans les villages étudiés. Une concentration trop importante des pluies en août, par exemple, peut paralyser les activités de labour dans la mesure où les rizières seront complètement inondées.

4.2 - L'évolution des pratiques de consommation alimentaire et conséquences sur le système alimentaire Balanta

Dans le système alimentaire Balanta, la pratique de consommation alimentaire est l'aspect qui a subi beaucoup plus de modifications.

Si, la division sociale du travail de préparation des aliments n'a pas connu des bouleversements, c'est-à-dire que cette activité est toujours confiée quasi exclusivement aux femmes, les techniques de préparation et les ustensiles employés ont connu une véritable évolution. Sans oublier la découverte de nouveaux ingrédients qui entrent dans la composition d'un plat. A titre d'exemple il faut se rappeler que la cuisine à l'huile est une pratique très récente. Mais pour mieux comprendre cette évolution rien ne nous paraît plus saisissant que l'extrait d'interview (traduit de Balanta) d'une vieille dame à Cantone :

“Je ne sais pas trop bien si c'était nous qui mangions mal ou bien si c'est maintenant qu'on mange mal. Je trouvais très bon ce qu'on mangeait qu'on mange mal. Je trouvais très bon ce qu'on mangeait. Aujourd'hui j'apprécie ce que mes “enfants” préparent, même si l'odeur d'huile me gêne un peu. Par contre il y a une chose dont le souvenir me bouleverse. Comment pouvions-nous mettre des poissons vivants, sans nettoyer, dans une casserole mais des ébullition (il n'y avait pas de casserole mais des récipients en terre cuite), mélanger le tout avec le riz pour donner à manger aux gens ? Je me souviens très bien que le repas prenait une couleur très foncée. D'ailleurs, plus c'est foncé plus c'est bon.

Aujourd'hui, cela ne se -fait plus. Notre huile de palme, lait de vache, la Crème fraîche se sont vus concurrencer sinon remplacer par l'huile achetée dans le magasin, les oignons, le concentré de tomate, la margarine que j'aime tout particulièrement, le cube Maggi. Quoique très bon, j'ai toujours la nostalgie de mon plat de “Cretcha” (non Balanta donné à une espèce de crabe qui se trouve dans les rizières, aujourd'hui on ne le mange pratiquement pas dans la zone)”

Il n'y a pratiquement pas de commentaires à faire sur ce petit extrait d'interview. Peut-être pour signaler que les Balanta mangeaient très peu de fruits parce qu'ils n'en avaient pas. Les autres ethnies, en particulier, les Peuls et les Mandingues racontaient que lorsqu'on plante un arbre fruitier, on annonce la mort d'un vieux.

Les aspects culturels de l'alimentation

Chez les Balanta de la zone étudiée, on peut diviser les aliments en trois catégories : des aliments de base (comprenant essentiellement, voire exclusivement du riz); des aliments d'accompagnement (des sauces diverses, des poissons, des légumes, des condiments) ; des aliments de prestige. Nous nous intéressons à cette dernière catégorie.

Les aliments de prestige sont consommés particulièrement pendant les fêtes ou lorsqu'on reçoit un visiteur de prestige. Font partie de ces occasions, les fêtes de “canta Po. , les fêtes funéraires et surtout les fêtes de “kissunde”, et plus récemment la fête de nouvel an. A ces occasions les repas sont soigneusement préparés par les femmes les plus capables dans le métier. Aujourd'hui on utilise des ingrédients modernes pour honorer l'invité. En effet, l'hospitalité alimentaire est l'une des données de savoir-vivre. Quant aux interdits alimentaires et les aliments considérés rituels, on peut dire que ceux liés à la consommation alimentaire sont relativement peu nombreux, chez les Balanta de la zone étudiée. D'ailleurs ces interdits ne freinent pas la consommation courante. Ils obéissent, dans la plupart de cas, à des considérations d'ordre religieux. Il faut

remarquer que les interdits ont un rôle social très important. Ils situent les individus les uns par rapport aux autres dans la structure sociale traditionnelle. Leur rupture se traduit par l'apparition de désordres physiques et spirituels qui nécessitent le recours à un guérisseur spécialisé.

Pendant notre travail de terrain, nous nous sommes aussi intéressés aux aliments considérés rituels. En examinant les rituels les plus importants, chez les Balanta, on pourra détecter un certain nombre d'aliments qui jouent un rôle principal dans ces rituels. Ce sont, par ordre d'importance, le mil, le lait, le riz et la viande. Ces aliments sont profondément chargés de représentations sociales pour qu'on en dispose sans contrainte.

Le mil est sans aucun doute l'aliment le plus rituel chez les Balanta. En effet, les trois rituels les plus importants dans cette ethnie (le fanado, le mariage et la cérémonie funéraire), ne peuvent pas se réaliser, sous aucun prétexte, sans la présence du mil. Cet aliment ne peut pas être remplacé dans ces cérémonies.

Malgré l'importance religieuse du mil reconnue et observée par tous les Balanta du pays, il est étonnant de constater que les Balanta du Sud, en particulier ceux des deux villages étudiés ne cultivent pratiquement pas de mil. Quelques paysans en cultivent mais en petite quantité qui sera destinée aux cérémonies. Les autres paysans en achètent aux Peuls. Le riz ainsi que le mil ne doivent pas être volés. Leur vol s'apparente à la rupture d'un interdit.

En guise de conclusion on peut dire qu'il y a eu, en fait des bouleversements survenus au niveau des pratiques de consommation alimentaire. Mais ce type de consommation n'a pas créé le processus de modernisation des agricultures selon l'hypothèse de Savary. Car si la nourriture reste une nécessité majeure, elle ne saurait être considérée par un Balanta comme la préoccupation essentielle d'un homme. Il existe des dictons qui sanctionnent la glotonnerie et l'égoïsme alimentaire. On dit, chez les Balanta qu'un homme vorace ne peut pas être un bon riziculteur.

Donc la consommation alimentaire n'est pas forcément un élément essentiel du niveau socio-économique. Le plus étonnant, même si cela se vérifie de moins en moins, est que la qualité de la nourriture (la bonne) est sanctionnée, reconnue socialement. L'amélioration du repas en temps normal n'est admise qu'en présence d'un étranger ou en période de fêtes.

Certes, l'alimentation résulte d'habitudes déterminées par la culture d'un peuple - les Papal (une ethnie en Guinée-Bissau) mangent le chien alors que les Balanta non - mais c'est avant tout l'expression de son mode de vie et de ses activités économiques. Or l'évolution de structure économique et sociale basée aujourd'hui de plus en plus sur l'argent consécutif à l'augmentation du marché, est la condition primaire de l'évolution vérifiée dans les pratiques alimentaires Balanta. En effet, les valeurs traditionnelles et les tendances au modernisme s'entremêlent. Aujourd'hui la société traditionnelle sanctionne de moins en moins des tendances comme le désir d'améliorer l'alimentation. Egalement la société "ferme les yeux" sur les pratiques de certains interdits comme empêcher les jeunes de manger des œufs.

4.3 - Les modes de circulation des produits

Il sera question dans ce paragraphe d'analyser deux principaux modes de circulation des produits (le riz) que nous avons étudié. La circulation liée aux obligations sociales et la circulation liée aux échanges économiques.

Ces deux modes de circulation apparemment différents sont, en effet complémentaires. Donner chez un Balanta est aussi important que vendre. Dans l'un on gagnera de l'argent et dans l'autre du prestige et en conséquence on contribuera à perpétuer des relations sociales, très importantes pour maintenir l'équilibre social et surtout pour la main-d'œuvre nécessaire à la production.

La circulation liée aux obligations sociales

Tout commence le jour du grand partage où plusieurs personnes (parents ou non) viennent vous aider dans les travaux de battage, de vannage et de transport. A signaler que le transport du riz paddy des rizières - où le battage a été fait - jusqu'à la maison, est seulement fait par les parents du propriétaire.

La distribution commence donc, dès l'arrivée du riz paddy à la maison. La proportion de riz à distribuer est fonction de la quantité récoltée et de la largesse du paysan. Mais rappelons que plus on donne plus on dira du bien de vous et plus vous en gagnerez du prestige.

Il y a grosso modo, trois catégories de personnes concernées par cette distribution :

-les amis ou toutes les personnes qui ont participé au travail, sauf les parents, reçoivent ce que le propriétaire ou sa première femme leur aura donné sans réclamer (par politesse);

Les parents (sœurs, cousines, nièces, cette catégorie réclame de droit une part de la production, même si elle n'a pas participé au travail. En tant que parentes, elles ont le droit de prendre la quantité qu'elles jugeront suffisante sans que le propriétaire n'ait le droit de les en empêcher.

Le riz ainsi pris par les parentes sera amené chez leurs maris sans que ces derniers aient le droit de toucher un seul kilo. En général ce riz est vendu et avec l'argent elles achètent, dans la plupart des cas, des pagnes qui serviront pour les futures cérémonies funéraires chez leurs parents, là où elles sont allées prendre le riz. Ceci explique peut-être l'attitude passive du propriétaire envers ses parents au moment de la distribution du riz ;

-Enfin, la dernière catégorie concerne les femmes sous l'autorité directe du chef de la famille.

Elle reçoivent ce qu'on appelle en Balanta "Fat"(1). A part ce riz extrait du Fat2, le propriétaire leur donne une certaine partie. Avec ce riz elles achètent essentiellement des vêtements, pour elles-mêmes, pour leurs enfants et pour leurs maris mais surtout elles achètent des pagnes. A signaler que la richesse d'une femme se mesurait en fonction de la quantité de pagnes qu'elle possédait. Il est important de remarquer que dans cette dynamique de distribution qui met en évidence la relation entre la production et la parenté, la femme joue un rôle très important. Elle est la première, sinon la seule responsable du réseau de transactions traditionnelle du riz au niveau des parents, au sens large du terme.

La circulation liée aux échanges économiques et son évolution vers l'économie de marché

Le commerce, c'est bien de cela qu'il s'agira ici, est une activité que les Balanta ont depuis très longtemps méprisée, pour deux raisons essentielles : il y a une raison culturelle émanant du fonctionnement de la société Balanta. En effet, jusqu'une date assez récente (début des années 80) il n'y avait pratiquement pas d'activités commerciales, entre les Balanta de la zone étudiée où l'argent entrait comme intermédiaire. On échangeait des produits où le riz jouait le rôle de monnaie. Avec l'expansion du marché, cette situation a évolué, quoique de façon timide. Car

aujourd'hui, la plupart des transactions pratiquées entre les Balanta se fait sans passer par la monnaie.

Pour les Balanta, la pratique commerciale signifiait la recherche de richesse individuelle, or nous savons que cela est contraire aux règles de fonctionnement de leur société. Elle (la société) rejetait ou marginalisait tout simplement celui qui essayait cette pratique.

La deuxième raison est d'ordre économique. L'économie Balanta a fonctionné depuis très longtemps sans monnaie. A part les pagnes, les vêtements et quelques articles importés dont les Balanta pouvaient très bien se passer, tout était fabriqué au niveau du village. Puisque la thésaurisation se faisait en biens de prestige, l'argent du riz vendu servait pour payer l'impôt et pour acheter des pagnes. Dans une telle situation où les populations vivent exclusivement du riz, l'activité commerciale ne peut pas être florissante.

Aujourd'hui, et sans abandonner la pratique du troc, les Balanta du Sud vendent de plus en plus du riz au marché, pour des raisons à la fois d'ordre conjoncturel et structurel.

D'abord, ils établissent des contacts de plus en plus importants avec le monde extérieur, essentiellement par le biais du commerce. Cette situation a pour conséquence immédiate l'émergence de nouveaux besoins qui deviennent nombreux et diversifiés.

Ces besoins sont recherchés, en particulier chez les jeunes pour les commodités qu'ils offrent et en raison d'une valorisation croissante que fait leur possession, toujours parmi les jeunes, confèrent un certain prestige. Donc, il n'est pas étonnant que les Balanta du Sud vendent tellement du riz au point d'en manquer pendant la période de soudure.

Les dépenses relatives à ces nouveaux besoins concurrencent celles autrefois réalisées en biens de prestige. Aujourd'hui on parle plus facilement, à Cantone et à Mato Farroba de l'argent pour acheter du zinc, des voitures que de l'argent pour acheter des vaches, par exemple.

Les effets de la libéralisation commerciale sur l'économie Balanta

Lorsqu'on jette un regard rapide sur la situation commerciale des villages étudiés, il y a des constatations frappantes, à première vue :

L'importance du volume de riz commercialisé et l'insuffisance de prévision (stock pour la période difficile) ; la quantité du riz vendu en dehors des magasins officiels (marché parallèle) est de plus en plus importante, ces derniers temps - il a doublé en un an - (décembre 1988 à décembre 1989) ; l'augmentation du nombre des commerçants. On trouve presque tous les produits de première nécessité.

Tous ces éléments ne sont pas sans rapport avec la politique de libéralisation économique, en particulier la libéralisation des prix des produits agricoles. Mais quels sont ses effets? On commencera par discuter de certains rapports et même des discours officiels évoquant la relation entre l'augmentation des prix de riz et l'augmentation de la production de cette même denrée. Plus précisément, il y aurait une augmentation de la production par le biais de prix.

D'après nos enquêtes et observations faites dans les deux villages, nous avons du mal à partager ce point de vue. A Mato Farroba et Cantone les surfaces cultivées n'ont pas augmenté ces dernières années. Dans ces villages, les paysans sont confrontés au problème de la main-d'œuvre. Certes, ils conquièrent de nouvelles rizières qui sont plus faciles à labourer (absence de paille). Mais plus ils en conquièrent plus ils abandonnent les anciennes, trop difficiles à labourer parce qu'envahies par les herbes.

Par contre nous sommes certains qu'il y a une forte augmentation de la proportion du riz destiné à la vente en raison, notamment de l'augmentation des prix et de la disponibilité des marchandises dans les magasins des villages. Autrement dit, les Salanta vendent,

nous l'avons signalé de plus en plus du riz et en gaspillent de moins en moins dans les fêtes.

A titre d'exemple nous voulons informer qu'il y a plus de dix ans que la fête de "Canta Po" n'a pas eu lieu dans la région de Tombali. En ce qui concerne la fête de "Kissude", elle n'a plus la même fréquence et le même impact chez les jeunes. Or ces deux fêtes impliquent une grande dépense en riz, de même que la fête de Fanado. L'opinion générale des populations de la zone, tous âges confondus est très pessimiste quant à l'avenir de ces fêtes.

Actuellement les jeunes préfèrent danser "Borroska" - une espèce de mélange de la danse moderne avec la danse traditionnelle - signe de "modernisme. La danse "Borroska" n'implique pratiquement pas de dépenses,

Donc, dans notre cas, nous n'avons pas pu observer une relation directe entre l'augmentation des prix et l'augmentation de la production. Il se peut que dans d'autres régions cela s'est produit. Considérant l'incitation par les prix dans le contexte actuel de la Guinée-Bissau, il serait préférable pour les paysans de cultiver et d'exploiter les noix de cajou qui demandent moins de travail et dont le prix est beaucoup plus intéressant que celui du riz.

Pour terminer avec les considérations, il faudrait savoir si la demande actuelle de riz local est assez élevée pour soutenir les supposées augmentations de la production du riz compte tenu de la concurrence du riz importé ? A titre d'exemple on se souviendra d'un reportage de la télévision nationale en juillet 1990 où on voyait une quantité énorme de riz sans acheteur. Les paysans interrogés ont manifesté, avec raison, leur frustration.

En guise de conclusion on peut dire que la libéralisation et, par conséquent l'augmentation du prix des produits agricoles, d'une part, et la disponibilité de produits de consommation d'autre part, ont été vus par les paysans comme quelque chose de très positif. Il restera toujours le problème de contrôle des greniers.

Ensuite il faut signaler que, malgré la quantité importante de riz vendu, les Balanta de la zone étudiée n'arrivent pas à thésauriser plus qu'avant. Car la relation entre le prix du riz et celui de produits importés est négative pour eux. Certes, ils ont pu "améliorer" un peu leur niveau de vie (en particulier les jeunes),

Enfin, aujourd'hui les Balanta ont une vision différente de l'activité commerciale, qu'ils pratiquent de plus en plus.

V-PARTIE II : REFLEXIONS SUR LES MUTATIONS DES SOCIÉTÉS BALANTA : LE CAS DES VILLAGES DE CANTONE ET MATO FARROBA

Mutations et reproductions sociales, sont des concepts qu'on ne peut pas analyser, chez les Balanta, d'une façon dissociée du riz. En effet, ces concepts sont instinctivement associés au riz. Leur vie sociale ainsi que leur organisation économique et politique sont dominées par le souci primaire de la production rizicole. Le riz interfère dans toutes les manifestations socioculturelles. Avec cette denrée on peut accroître son troupeau bovin et par conséquent avoir beaucoup plus d'épouses. On n'est riche que lorsqu'on a beaucoup de riz, beaucoup de vaches et une grande famille.

Entre Balanta et rizières il y a une union quasi organique. "Ils vivent de la Terre mais ils vivent aussi avec la Terre et pour elle."

Il y a, en effet, trois modes principaux de relations à la terre: religieux, social et économique.

-Au plan religieux : la terre plus particulièrement les rizières pour notre cas c'est d'abord au plan cosmologique une entité naturelle et spirituelle. Elle est source de vie et les liens que l'homme tisse avec elle passent nécessairement par la médiation des génies

et des ancêtres de qui procède sa puissante fécondité. Et c'est pour cela qu'elle ne peut pas être appropriée comme un objet.

-Au plan social et éthique : la terre est un bien dont la valeur est fonction de la relation que l'homme entretient avec elle. Chez les Balanta, l'individu n'existe pas dans la singularité isolée et abstraite mais dans ses participations à différents groupes : de parenté et d'alliance, d'âge, de localité et de voisinage... Des diverses fonctions qu'il assume découle son statut, c'est-à-dire l'ensemble de ses droits et devoirs réciproques correspondent aux diverses positions qu'il occupe.

-Enfin au plan économique. la terre est avant tout un mode de subsistance physiologique, une source principale de revenu monétaire des Balanta.

En fonction de ces trois modes de relations, le Riz, qui est l'un des produits de la terre, joue naturellement aussi un triple rôle chez les Balanta : économique, social et religieux. Toutefois le monde bouge : l'économie de marché a pénétré les villages les plus éloignés ; des besoins nouveaux apparaissent et sont de plus en plus prégnants ; les solidarités traditionnelles régressent et avec elles la main-d'œuvre ; le pouvoir traditionnel et d'une façon générale le pouvoir des aînés a connu un petit fléchissement ; des incitations à l'augmentation de la production sont d'autant plus nombreux qu'inefficaces.

Devant une telle situation on peut se demander si cette terre aura, chez les Balanta, la même signification et le même rôle qu'auparavant? Une autre interrogation liée à celle-ci est : dans quelle mesure les Balanta font-ils aujourd'hui appel, d'une façon exclusive aux valeurs traditionnelles dans leur reproduction sociale? jusqu'où continueront-ils à s'identifier à la production rizicole?

Enfin, c'est de l'avenir de la riziculture de cette ethnie et par conséquent de sa propre identité qu'il s'agira dans cette partie. Maintien de l'autosuffisance ou intégration au marché: le problème n'est pas aussi simple. En effet, le problème n'est pas aussi simple, en particulier pour les paysans Balanta. Voyons donc, en premier lieu, ce qui se passe à leur niveau.

Le gouvernement bissau-guinéen ne cesse de rappeler aux agriculteurs la nécessité d'augmenter la production. Son souci est sans doute la formation d'un surplus national important. A notre avis, la meilleure façon d'aboutir à la formation de ce surplus consiste, hélas, à introduire les paysans dans l'économie de marché, autrement dit à faire de ces derniers, des individus soucieux d'augmenter et de maintenir leurs revenus monétaires grâce évidemment à un accroissement de leur production. C'est d'ailleurs ce que l'Etat essaie de faire. Seulement, le comment reste à définir.

Mais est-ce que les paysans Balanta cherchent, à travers la production à s'enrichir? Nous avons de fortes raisons d'en douter, malgré les déclarations des paysans eux-mêmes. Interrogés, ils répondent vouloir s'enrichir. Certes, les paysans ne dédaignent pas les produits qu'ils peuvent acquérir en contrepartie de la vente de leur récolte et acceptent donc d'étendre leur culture lorsqu'on leur offre la possibilité. D'ailleurs cela s'ajoute à la nécessité et au souci naturel qu'ont les Balanta de voir augmenter leur production. Néanmoins, cette augmentation ne doit pas dépasser une certaine limite. Les mécanismes du fonctionnement de la société elle-même contrôlent et déterminent, en quelque sorte la limite :

En premier lieu, la société est dotée du mécanisme de redistribution qui empêche toute accumulation individuelle de richesse autre que par les biens de prestige. Un individu qui travaillerait plus que ses voisins (en temps de travail), par exemple travailler après que tout le monde soit parti, soulèverait de la réprobation sociale. Si quelque malheur le lui frappe ou sa culture il ne manquerait de penser qu'on lui a jeté un sort. Enfin, plus

un homme possède de biens, notamment le riz, plus il doit donner et plus le nombre de personnes auxquels il doit donner est important.

Donc, l'enrichissement, dans le sens moderne du terme, d'un individu Balanta suppose que celui-ci se mette en marge de la société dans laquelle il vit. Or ceci ne peut être qu'exceptionnel. Comment peut-on refuser les demandes de ses parents, beaux-parents, oncles, cousins ?

Certes aujourd'hui quelques jeunes, en particulier les scolarisés, cherchent à s'enrichir de cette façon. Ils ont, en effet, des chances particulières de conquérir une certaine autonomie dans la conjoncture actuelle, en raison d'un petit affaiblissement des relations de domination opposant les aînés et les cadets. Seulement et, dans le cadre du village, les structures sociales anéantissent leurs ambitions. Les obligations qui pèsent sur eux les découragent de thésauriser. Le plus redouté par ces jeunes c'est sans doute la conséquence de cette rupture au plan religieux : n'ayant plus la protection des parents sur ce plan, ils deviennent "la proie facile des esprits malfaisants et l'objet de prédilection de la malédiction des aînés"

Toute accumulation ne peut se faire qu'en dehors du village. Et, l'exode rural des jeunes s'explique, en partie par cette situation. Toujours dans le domaine de l'adhésion aux comportements modernistes il faut signaler qu'il y a plus de trois ans que les paysans de Mato Farroba et de Cantone nous parlent de la nécessité d'acheter des voitures, des zincs - c'est déjà un pas le fait qu'on en parle. Si cette idée n'a jamais été mise en pratique jusqu'à maintenant ce n'est pas tant par, manque de moyens, mais c'est surtout parce que l'idée n'a pas encore reçu l'approbation totale de la conscience collective, autrement dit la société n'est pas prête à recevoir ce "cadeau". Cela impliquerait un bouleversement important de la société Balanta, à commencer par l'acceptation de l'accumulation individuelle dont on a parlé. Or l'approbation d'accumulation, au sens weberien du terme, représenterait une véritable révolution de la société Balanta. A signaler au passage que, même après son approbation il y aura un délai d'attente. Qui osera faire le premier geste ?

La réticence des paysans à l'égard des perspectives modernistes résulte certes, de leurs normes culturelles et des limites des perspectives dites modernistes à proposer de vraies solutions aux problèmes de la campagne rurale, mais c'est aussi une question de temps. En effet, la conception qu'une population se fait du bien-être et de la réussite depuis des siècles ne peut soudainement disparaître pour être remplacée par une autre au contenu radicalement différent et qui n'a même pas fait, aux yeux de cette population, ses preuves.

Aujourd'hui les paysans Balanta se trouvent devant l'alternative suivante: soit maintenir les objectifs traditionnels - ce qui implique limiter leur consommation pour réduire leur effort de production; soit adopter ce que nous appelons des ambitions modernistes Ils doivent alors opter en faveur d'un accroissement de leur consommation et accepter, en conséquence de fournir une plus grande quantité de travail.

Dans l'état actuel des choses nous pouvons affirmer que les Balanta des deux villages étudiés opteraient pour la deuxième alternative. D'ailleurs ils s'efforcent d'agir dans ce sens. Réussiront-ils ? Sûrement pas, à eux seuls pour une question de calcul de risques et d'intérêts déjà évoqués, de l'ampleur de l'opération et surtout à cause du caractère traditionnel de leur riziculture. Or la question qu'on ne peut pas occulter concerne donc l'avenir de cette riziculture:

Est-elle en mesure de garantir la formation d'un surplus nécessaire à l'autosuffisance nationale tant souhaitée par l'Etat ?

Les trois contraintes auxquelles cette riziculture est confrontée nous permettent de douter de sa capacité, la main-d'œuvre, les aléas climatiques (la pluviométrie dont elle dépend) et la régression de la solidarité traditionnelle.

En premier lieu, nous ne voyons pas une solution à court et à moyen terme au problème de la main-d'œuvre. La tendance actuelle du taux d'exode rural qui atteint surtout les jeunes, va en augmentant. Or le labour est une activité très pénible qui demande un effort physique considérable. Les paysans ne disposent que d'environ 45 jours pour le réaliser.

Parallèlement au problème de main-d'œuvre il y a la régression des solidarités traditionnelles. Lorsque cela se vérifie la somme globale du travail productif se trouve singulièrement diminuée et le coût de production augmente. Donc, même si toutes les autres conditions (pluviométrie, augmentation de nouvelles rizières, motivations...), sont réunies nous ne voyons pas comment, les riziculteurs du Sud arriveront à aux seuls à doubler leur production, avec les techniques traditionnelles dont ils disposent (labour, surtout), au point de couvrir les 40.000 tonnes nécessaires pour équilibrer le déficit vivrier au niveau national. A moins que l'Etat pratique une politique de peuplement de la zone Sud du pays, (faire venir des riziculteurs d'autres régions) avec tout le risque que cela impliquera.

Vu au niveau interne (au sens de la société rurale elle-même), ce blocage, c'est bien de blocage qu'il s'agit, du système traditionnel de production déterminera l'apparition, dans un futur proche, d'une "crise alimentaire" et par conséquent d'une crise d'identité Balanta. Cette crise alimentaire affectera aussi bien les villes que les propres riziculteurs. Car ces derniers tout en ne réussissant pas à accéder aux avantages de la modernité - ce à quoi ils ne seraient pas hostiles, bien au contraire, si on leur en donnait véritablement la possibilité - réalisent de moins en moins leurs ambitions traditionnelles. Les raisons rappelons-les - les avatars climatiques, le rôle de l'Etat moderne, la régression de la coopération traditionnelle, l'exode rural... font que la quantité de travail nécessaire pour assurer, rien que la subsistance physiologique des paysans s'accroît dans des proportions parfois considérables.

Il faudrait donc une poussée extérieure, notamment de la part de l'Etat, des agents économiques. Leur rôle serait de provoquer et de contrôler la conversion des structures traditionnelles de la production, nécessaire pour agir dans le sens d'une deuxième alternative. Le comment reste à définir. Mais quel fut et quel peut être le rôle de ces agents, en particulier l'Etat dans la promotion de la riziculture Balanta ?

"... Il faut augmenter la production agricole..." C'est le mot d'ordre de l'Etat guinéen sur le plan agricole.

Mais comment ? La réponse de l'Etat s'arrête là. En fait, l'Etat colonial comme l'Etat "moderne", les deux ne se sont jamais enracinés dans la production rizicole. L'Etat colonial s'occupait de la monoculture d'arachide. Après l'indépendance, l'Etat "moderne" est intervenu dans le cadre de projets de récupération des rizières, mais cela ne suffit pas. Toutefois l'état de sous-développement du secteur industriel a contribué à l'éloignement progressif de l'Etat du secteur vivrier.

Si le Cumere était un bon Cumere, peut-être.³

Donc, aujourd'hui on peut dire que les riziculteurs de la zone étudiée et la reproduction de leur mode de production ne dépendent toujours ni de l'Etat ni de l'économie de marché. Pour parler comme Hyden nous dirions que ces riziculteurs "peuvent se soustraire du marché et de la pression de l'Etat en se retirant dans leur économie de subsistance". Certes, cela peut paraître peu probable dans l'état actuel des choses. Mais rien n'est encore irréversible car le capital, comme nous l'avions signalé, n'a pas encore

pénétré la production rizicole rendant les paysans totalement dépendants du marché pour leur propre subsistance.

L'exemple de ce qui s'est passé cette année témoigne de ce que nous venons de dire : en effet, les paysans du Sud ont trouvé une certaine difficulté à écouler leur riz (reportage de la télévision nationale en juillet dernier).

On gardera à l'esprit la déclaration d'un paysan qui disait :

«...si cela doit continuer nous allons réduire la production l'année prochaine».

Devant une telle situation et avec le développement du secteur privé en cours en Guinée-Bissau, il paraît illusoire de compter sur la force économique et technique de l'Etat pour intervenir dans la production vivrière. S'il est vrai que son intervention directe dans la production reste illusoire, l'Etat peut intervenir au niveau des incitations notamment par le biais des prix et aussi en intervenant directement au niveau de l'importation du riz. En fait, le riz local est fortement concurrencé par le riz importé.

Il reste donc les agents économiques privés et/ou les grands propriétaires terriens, appelés *ponteiros* en Guinée-Bissau.

Cette nouvelle classe en formation se constitue comme des sujets historiques autour des projets qui ne concernent pas, hélas, en premier lieu la production vivrière. Ils s'intéressent à la circulation des biens et à la production des produits d'exportation. Mais à notre avis elle ne pourra consolider sa domination que si elle s'empare de la production vivrière. Il importe de savoir comment, car les riziculteurs ne se trouvent pas encore devant l'impossibilité technique d'essayer de maintenir leurs propres formes de production.

Il reste, à la nouvelle classe, soit d'intervenir directement dans les aspects techniques de production (introduction de nouvelles techniques de production, de nouvelles formes de coopération entre les producteurs, le crédit et faire de sorte que les riziculteurs en deviennent dépendants ; soit de les remplacer" tout simplement en pratiquant une riziculture moderne (irrigation par exemple) avec toutes les conséquences que cela impliquera pour les riziculteurs traditionnels.

L'investissement dans ce type de riziculture, quoique très promoteur est lourd de conséquence. Le calcul de coût-avantage n'encourage guère les investisseurs privés plus attachés au secteur commercial. La tradition africaine oblige»

VI-CONCLUSION GENERALE

Au terme de notre réflexion sur le problème du système alimentaire Balanta, nous mesurons parfaitement la complexité des problèmes soulevés et les limites des réponses suggérées.

Un fait, au moins, est hors de discussion: Le développement des échanges, la diffusion de la monnaie et l'expansion démographique des villes (surtout Bissau), ont transformé plus au moins profondément le système alimentaire Balanta, en particulier, les pratiques de consommation.

Tout au long de ce travail nous avons soulevé un certain nombre de questions sur lesquelles nous allons conclure.

Avant la période coloniale, l'objectif de l'agriculture Balanta était la satisfaction des besoins vivriers des paysans. Ils produisaient avant tout pour l'alimentation familiale et les échanges se limitaient souvent au cadre villageois, tout au plus, aux localités voisines, abritant les membres d'une même ethnie et composant une entité territoriale politiquement intégrée.

Le rôle religieux et social du riz primait sur son rôle économique. Aujourd'hui l'économie de marché et le rôle de l'Etat "moderne" exigent l'accroissement des rendements agricoles. Toutefois cet objectif requiert une conversion de l'agriculture traditionnelle, de ses méthodes comme de ses structures et, par conséquent la conversion de toute organisation sociale de ces agriculteurs. Seulement aucune structure ou institution, que ce soit au niveau de l'Etat ou au niveau des paysans eux-mêmes n'est prête à subir une telle conversion. Au demeurant, l'agriculture traditionnelle ne pourra guère garantir la formation d'un surplus important capable d'équilibrer le déficit vivrier national.

Dans ce rapport nous avons parlé très longtemps des contraintes, liées à la production vivrière chez les Balanta. Parmi celles qui ont été évoquées nous allons retenir deux : la régression de la coopération traditionnelle et la diminution de la main-d'œuvre nécessaire à la production. En fait, les paysans Balanta du Sud veulent naturellement et depuis toujours voir leur production de riz augmenter. Aujourd'hui ce désir devient beaucoup plus prégnant car ils doivent faire face non seulement aux besoins locaux de consommation alimentaire, mais aux désirs d'acquérir des biens de consommation importés, l'école, la santé et, par la pression de l'Etat, ils doivent faire face aussi à la demande croissante des marchés de consommation que représentent les villes (Bissau, Bafata et Gabu, en particulier). Seulement ils sont confrontés aux contraintes mentionnées.

Mais quelles ont été concrètement les effets de ces contraintes dans les deux villages étudiés ?

D'abord, la somme globale du travail productif a diminué ; les aléas économiques sont beaucoup plus nombreux ; les échecs individuels sont très ressentis et deviennent très rapidement dramatiques pour les familles peu nombreuses.⁴ Les paysans trouvent moins, dans la collectivité, l'assistance dont ils ont parfois besoin. Les chefs de famille qui n'ont pas de jeunes sont les premières victimes de cette situation. Jadis, les travaux sur leurs rizières (en particulier labour et récolte) constituaient une priorité pour les jeunes, justement pour qu'ils ne se sentent pas lésés par le fait de ne pas avoir des enfants. Aujourd'hui ce n'est plus le cas "chacun pour soi".

Une telle situation est plus favorable aux jeunes qui en profitent pour acquérir de plus en plus d'autonomie, notamment par la multiplication des "Fsolba" totalement indépendants de leurs pères, bien avant le Fanado. Par contre les vieux sont très frustrés. Ils voient ainsi leur pouvoir diminuer.

Tous ces éléments surtout, la régression de la coopération traditionnelle expliquent l'apparente dynamique économique vérifiée ces dernières années (les ventes très importantes du riz...) et crée l'illusion d'une recherche du profit mais qui ne correspond, en effet, qu'à une adaptation des comportements traditionnels à des circonstances particulières.

Malgré ces bouleversements qui atteignent même la production, les riziculteurs Balanta du Sud, suite à un choix éminemment rationnel, demeurent fidèles à leurs objectifs économiques traditionnels. Or cette permanence de la tradition, car elle existe, au-delà, des bouleversements non comme la traduction d'une mutation mais comme l'expression de transformations opérées dans le cadre du système traditionnel - l'exemple de l'apparente dynamique économique dont on a parlé. Car il faut remarquer que si l'"individu" tend à remplacer le "groupe" (la régression de solidarité et le problème de Fsoaba) en tant qu'unité de production et de consommation ce n'est pas tant par la suite d'une valorisation de l'entreprise individuelle que par la suite d'un éclatement de l'organisation sociale traditionnelle consécutif à l'aggravation des conflits suscités par l'augmentation des possibilités d'échanges et par l'attraction des villes ; enfin si le

salariat se développe en Mato Farroba et Cantone et prend parfois une importance non négligeable -émigration de plus en plus importants vers la Guinée-Conakry à la recherche travail salariat - ce n'est jamais dans la perspective d'accroître les profits monétaires par une meilleure mise en œuvre du capital.

Enfin, les dynamismes de production internes au système traditionnel Balanta se trouvent bloqués. Et le problème devient beaucoup plus sérieux de nos jours où il s'agit d'assurer la subsistance de populations urbaines qui ne cessent de croître.

Interrogés sur l'avenir de leur mode de production vivrière, les paysans des deux villages n'hésitent pas à parler de la riziculture sans labour, c'est-à-dire pratiquer le repiquage directement sur les sols non labourés, avec tous les risques que cela implique (la diminution des rendements, la difficulté de trouver des sols pour ce type de riziculture)"

Que la société paysanne rurale soit engagée aujourd'hui dans un processus de changement dont nul ne peut tout à fait prévoir ce qu'il enfantera, ne saurait véritablement nous surprendre : elle change, en fait, comme tous les faits sociaux.

Par contre nous serions très étonnés que les paysans adoptent soudainement les perspectives "modernistes", comme le souhaitent les agents de développement. Ces perspectives modernistes n'ont pas apporté, aux yeux des paysans, une solution à leur problème. Même au niveau des jeunes qui sont, on le sait, plus ouverts. Car beaucoup d'entre eux ont connu, ne serait-ce que quelques jours les séductions de la ville. Certes, ils ne veulent plus vivre comme leurs aînés. Mais rien de ce qui leur est proposé ailleurs ne leur permet d'espérer qu'ils pourront réaliser peu ou prou leurs aspirations.

En définitive on peut affirmer que non seulement les attitudes décelées lors de l'enquête par questionnaire ou par interview mais encore les comportements réels démontrent sans équivoque la capacité d'ouverture des Balanta de Mato Farroba et Cantone sur la "modernité" tout autant que leur souci de demeurer eux-mêmes.

BIBLIOGRAPHIE

1-OUVRAGES ET ARTICLES (PERIODE COLONIALE)

- CARREIRA, A: População autoctona segundo os recenseamentos para fins fiscais, In Boletim Cultural da Guiné Portuguesa, N° 61,62, et 63.1961-62
- CASTRO, Antonio: Notas sobre algumas variedades de arroz em cultura na Guiné Portuguesa, In B.C. da Guiné Prortuguesa, N° 19, Vol. V, Julho 1950.
- CABRAL, Amilcar: A proposito de mecanização da agricultura da Guiné Portuguesa, In B.C. N° 34, Vol. IX, Abril 1954.
- CABRAL, Amilcar: Recenseamento agricola de Guiné: Estimação em 1953, In B.C. N° 43, Vol. XI, Julho 1956.
- MOTA, Texeira Antonio: Agriculutra de Brames e Balanta vista através de fotografia aérea, B.C., N°18, Vol. V, Abril 1950
- PIMENTEL, A.G.: -Questionario de inquérito sobre as racas da Guiné et os seus carcteres etnicos Balanta, anexo ao B.C., N°50 -10/12/1927
- SANTOS (do)Espirito João: Notas sobre a cultura do arroz entre os Balantas, In B.C., N°14, Vol IV, Abril 1949.
- VASCONCELLOS e Carvalho (de) João: Aspecto do problema do arroz na Guiné, Ministro da Economia, Lisboa 1947.
- VALOURA, Francisco: O Balanta e a bolanha, separata do B.C. N 100, 1967.

2- OUVRAGES ET ARTICLES (PERIODE CONTEMPORAINE)

- BALANDIER Jorge: Sens et puissance, PUF, 1981
- CAMPAGNE (1989)
- COLLECTIF: 19ème séminaire Européen: Système alimentaire et système de reproduction, publié sous le titre: Producteurs et consommateurs face aux politiques agricoles en Afrique (les défis à la connaissance), 29/05 au 2/06/1989, Montpellier, France.
- COLLECTIF: Terres, comptoirs et silos: Les systèmes de production aux politiques alimentaires, Collection Colloques et Séminaires, ORSTOM, Paris.1987
- DENIS, Eric: L' eau et la riziculture Balanta: étude de la riziculture de Cantone, Ecole Supérieure d'Agonomie Tropicale de Montpellier, Octobre 1986
- HANDEM, Lima Diana: Nature et fonctionnement du pouvoir chez les Balanta Brassa, INEP, Collection KACU MARTEL, October 1986.
- LEA, J.D.: Production et commercialisation du riz en Guinée-Bissau, KANSAS KSU, 1990.
- Ministère du Développement Rural: Recensement agricole de 1988: Résultats préliminaires, M.D.R. Guinée-Bissau, Juin 1989.
- Ministère du Développement Rural: Enquête annuelle sur les superficies, rendements et productions: résultats pour la campagne 1989/90, Mars 1990.
- Ministério do Plano: Recenseamento de população, 1979, Recenseamento de população, 1950, Vol. II.
- SIDERSKY, Pablo: Approche de la riziculture Balanta: région de Tombali, E.H.E.S.S., Paris, Août 1983.
- THOMAS, L. V.: La terre africaine et ses religions, L'Harmattan, 1980.
- VERDIER, R. et A. RODUGUDE (textes réunis par): Systèmes fonciers à la ville et au village, L'Harmattan, 1986.

ARTICLES

- ALIBERT, Jacques (par): Problèmes socio-économiques de l'autosuffisance de l'alimentation des villes en Afrique Noire, In Afrique Contemporaine, N° 140, Oct/Nov/Dec., 1986.
- GARINE (de) Igor (par): Usages alimentaires dans la région de Khombole (Sénégal), In Cahiers d'Etudes Africaines, Vol. III, 1963.
- GOMES, Simon: Les groupes de travail et la riziculture dans la vallée du rio Cumbidjä, DEPJA, Février 1989.
- SAVARY, Claude: Les aspects culturels de l'alimentation en Afrique de l'Ouest, In Genève-Afrique, Vol. XXIV, N° 1, 1986.
- SIDERSKY, Pablo: Les relations de travail dans une société de riziculteurs en Guinée-Bissau. Le cas de Balanta de la région de Tomabali, EDI-IRFED, Paris, 1985.
- Política Commercial na Guiné-Bissau: Discurso do Ministro de Comercio e Turismo, pronunciado no seminário sobre de o sector privado, Bissau, Julho 1990.
- Politique Africaine N° 14, 1984: Les pausans et les pouvoirs en Afrique Noire.

NOTES

1. Nous définissons le système alimentaire comme ensemble des opérations de productions, de transformations des produits, de commercialisation et de consommation et les articulations qui les reliant entre elles.
2. Nom Balanta désignant la paille. En effet, lors du grand battage les jeunes, par tradition laissent une partie du riz dans les pailles. Ces pailles feront l'objet d'un deuxième battage fait par les femmes de la maison et le riz ainsi retiré leur appartient.
3. Après l'indépendance il a été créé un complexe "agroindustriel de CUMERE" pour la transformation du riz paddy et d'arachide. Seulement sa conception n'a pas tenu compte de la capacité de production nationale très inférieure à celle de Cumere. L'usine n'a jamais tourné parce que non rentable.
4. Nous dison ceci en pensant au SIMNA NAMONE qui nous a déclaré, lors de l'enquête que sa production était très inférieure par rapport aux années précédentes parce que son fils était malade tout au long de la période de labour.